

## Jonas 1

Tous les parents aimeraient bien que partager soit quelque chose de spontané chez leurs enfants. Malheureusement c'est le contraire que l'on observe, et ce dès le plus jeune âge. Mais cette observation se limite-t-elle aux enfants ? Les adultes savent-ils partager vraiment ? Ils me semble que la plupart du temps, les adultes prêtent plus qu'ils ne partagent, ce qui n'est pas la même chose. En fait il s'avère que partager vraiment est une épreuve pénible pour l'être humain.

C'est en tout cas ce qu'explique le livre de Jonas, qu'on peut lire comme une sorte de conte philosophique.

Jonas est un petit prophète qui un beau matin entend Dieu lui dire « Lève-toi et va vers Ninive pour prononcer contre elle un oracle ».

Cette parole de Dieu provoque un véritable ébranlement dans l'univers mental de Jonas. Elle touche apparemment chez lui quelque chose qu'il ne peut pas admettre. Sa réaction est immédiate : Il est choqué, il désapprouve alors il s'en fuit dans la direction opposée. Non pour échapper à Dieu – on ne fuit pas le divin, Jonas est très bien placé pour savoir qu'il finira par être rattrapé. Dans le ventre du fameux poisson il entonne une sorte de psaume dans lequel il proclame : Je continue de regarder vers ton temple saint ! Le ventre du poisson se fait aussi lieu de prière, même là on n'échappe pas à Dieu.

Mais Jonas veut marquer sa désapprobation. Il est mécontent de Dieu et il tient à le lui faire savoir. Il est mécontent du partage exigé même si au fond il ne lui est demandé que de partager avec d'autres ce Dieu qui est le Dieu de tous.

D'autres, mais quels autres dans ce cas précis ! Les gens de Ninive, la capitale de l'empire assyrien, responsable pour l'Israël ancien d'une des pires défaites militaires de son histoire. C'est presque une mauvaise plaisanterie, comme si Dieu lui disait : Va parler à ton pire ennemi, à ton ennemi héréditaire pour l'avertir, encore 40 jours et Ninive sera détruite.

Pour l'avertir, comprenons bien : Tu ne lui signifieras pas une condamnation irrévocable mais un sursis avant le châtement. Un arrêt de mort pur et simple de la part de Dieu, Jonas serait tout content de pouvoir le jeter à la face de ces affreux ninivites une sentence de mort. Nous adorons la perspective de voir nos ennemis griller en enfer.

Or c'est d'un avertissement dont il est question. Il s'agit de prévenir. Il vous reste encore 40 jours pour vous repentir, pour changer d'attitude pour que Dieu ne mette pas sa menace à exécution. C'est de l'appel à la liberté de choix des ninivites qu'il s'agit. Tout cela est insupportable à Jonas.

Dans sa fuite-rebellion, on peut lire deux choses : La peur de perdre, il pense que quelque chose d'essentiel va lui être enlevé. Et la jalousie : Dieu est censé m'aimer et maintenant il se préoccupe des autres – de mes ennemis, comme est-ce possible ? Que mijote-t-il ? Est-il en train de m'abandonner ?

A l'évidence le conte de Jonas projette un certain éclairage sur l'élection, une notion centrale de la Bible mais sujette aux plus redoutables dérives. Jonas apparaît comme un correctif à ces dérives et il devrait être lu et médité par tous ceux (ils sont nombreux) qui ont un problème avec l'idée d'élection.

Le contresens le plus courant est le suivant : Le peuple élu signifie un peuple d'essence supérieure aux autres, destiné à être l'élite de l'humanité, à occuper la première place en toute circonstance, donc un peuple qui aurait plus de droits que les autres. Un tel contresens peut mener au pur délire entre les prétentions des uns et la jalousie des autres.

Sur le plan spirituel, ce même contresens consiste à penser que le lien spécial que l'on croit avoir avec Dieu fait passer les autres au second plan. Jonas est typique de ce contresens spirituel.

Or il est écrit dans la Bible que Dieu confie par choix sa parole à certains afin qu'ils partagent cette parole avec les autres. L'élection porte sur un groupe particulier seulement en vue de l'universel. Ce n'est que la visée universelle qui donne sa légitimité à l'élection. L'élection fait d'Israël un peuple de messagers et de passeurs. Car la nature de la parole consiste à se faire entendre de tous, la parole est faite pour communiquer, pour transmettre autour de soi, pas pour rester en circuit fermé.

Bien sûr transmettre et partager la parole Dieu suppose que l'on reste soi-même. C'est pourquoi dans le premier Testament, il y a toujours deux niveaux : Le niveau universel – la parole est une parole pour tous parce que Dieu est le Dieu de tous – et le niveau particulier – il faut que ceux qui sont choisis pour faire entendre la parole de Dieu à tous ne perdent pas la conscience de leur mission. D'où des commandements particuliers.

Mais en même temps il ne faut pas que cette identité se referme, d'où l'histoire Jonas. L'identité n'est jamais le but, tout juste un moyen qu'il faut surveiller comme le lait sur le feu.

Ce qui s'applique à nous Église, à nous protestants. Le but de l'Église, ce n'est pas l'Église. Le but de l'Église c'est le partage de la parole de Dieu avec tous ceux qui le veulent bien, sans exclusive d'aucune sorte. L'Église n'est véritablement elle-même qu'à partir du moment où elle cesse de se préoccuper d'elle-même.

Le but du protestantisme, ce n'est pas le protestantisme. C'est la préservation d'une liberté qui met à l'abri la parole de Dieu des confiscations ecclésiastiques ou communautaires. Nuance donc.

En effet il n'y a pas que soi. Jouir de Dieu pour soi est sans doute gratifiant, peut-être narcissique mais notoirement insuffisant. Il y a le monde, il y a les autres. Par définition la parole établit un lien avec les autres, avec tous les autres, avec n'importe quels autres.

N'accablons pas Jonas trop vite cependant. Notre pauvre prophète fait une cruelle expérience : Il se découvre porteur de quelque chose qui le dépasse par tous les bouts. La parole de Dieu est plus grande et plus importante que lui. Son origine et ses conséquences lui échappent. D'un côté il ne doit pas s'approprier le message mais il doit le délivrer quand même. Pas simple. Il y a de quoi être stressé.

Jonas a peur qu'on lui vole son Dieu. Il confond allègrement être et avoir.

Le Renard et l'Enfant est un film de Luc Jaquet en forme de conte philosophique. Un matin d'automne, au détour d'un chemin, une petite fille aperçoit un renard. Fascinée, elle s'approche. C'est le début de la plus inattendue des amitiés. Par instant, les barrières qui séparent l'enfant de l'animal s'effacent. Grâce au renard, la petite fille va découvrir une nature secrète et sauvage. Mais l'aventure manque de tourner court le jour où la petite fille s'avise de faire du renard son animal domestique. Elle l'attache et l'enferme dans sa chambre. Le renard

devient presque fou et s'évade au prix d'une grave blessure... La petite fille a confondu aimer et posséder. On ne possède des êtres que ce qu'ils veulent bien vous donner d'eux-mêmes.

Jonas fait la même confusion que la petite fille : il veut posséder Dieu, le garder pour lui. Il a une peur panique d'être en manque. Il mélange être et avoir. On ne peut pas perdre ce qu'on a pas. On ne possède jamais Dieu. Il n'y a pas à s'agripper à ce qu'on n'a pas. Dieu est de l'ordre de l'être et du renouvellement infini de l'être. Ne pas craindre de perdre ce qui est infini. Ce que sa parole nous donne n'est pas un avoir particulier mais un approfondissement de notre existence. Si Dieu donne à d'autres, cela ne nous enlève rien.

Un conte très contemporains quand on à la virulence exclusiviste qui s'empare des trois monothéismes – du moins de leurs franges les plus actives et les plus bruyantes. Un conte qui dit cette parole de calme : le message est ouvert à tous. « A chacun d'y prendre sa part sans croire qu'il peut tout prendre pour lui. » (1)

(1) Daniel Sibony, Lectures bibliques, Odile Jacob , octobre 2006.